Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: - (2007)
Heft: 2

Artikel: Après la guerre en Irak : réflexions sur une guerre atypique par deux officiers français
Autor: Forget, Michel / Desportes, Vincent
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-346679

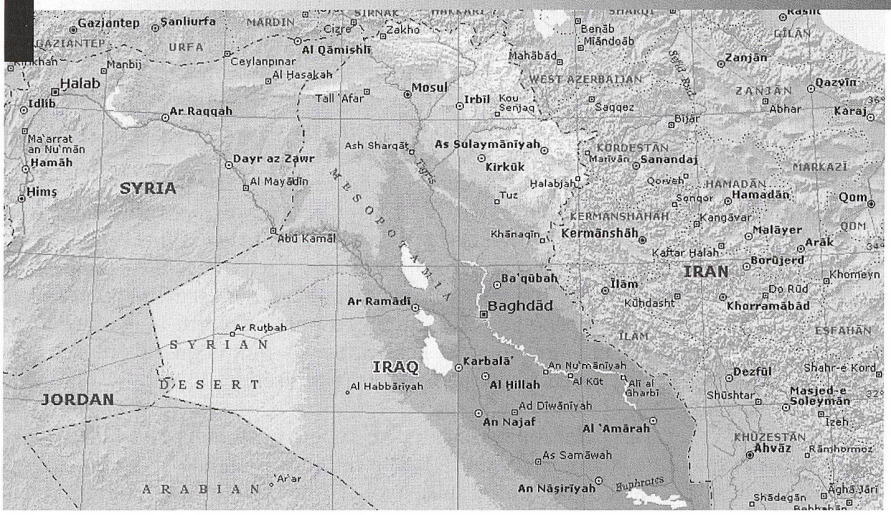
Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch



Après la guerre en Irak

Réflexions sur une guerre atypique par deux officiers français

Général Michel Forget, colonel Vincent Desportes

Général Michel Forget, ancien commandant de la Force aérienne tactique
Colonel Vincent Desportes, ancien commandant d'un régiment de chars, *Défense nationale*, juin 2003, pp. 112-128

S'il est encore trop tôt pour se prononcer sur son résultat stratégique, la «guerre de trois semaines en Irak» est une brillante victoire au niveau opératif. Même si l'on tient compte de la valeur relative des divisions américaines et irakiennes, le volume des forces terrestres engagées par le commandement américain avait été d'évidence calculé au plus juste. Est-ce une conséquence de l'illusion initiale de la disparition rapide de toute résistance armée? De l'évaluation pertinente des capacités de combat de l'armée de Saddam après le choc de 1991? De la confiance absolue dans la puissance offensive des forces américaines, terrestres et aériennes?

En toute hypothèse, un nombre ainsi relativement limité de forces au sol, engagées dans un tel cas de figure, n'était pas jusqu'ici dans les habitudes américaines. S'agit-il d'un nouvel aspect de la stratégie des États-Unis? La simultanéité du déclenchement des offensives aérienne et terrestre est une autre particularité de ce conflit. Peut-être s'agissait-il de créer l'effet de choc capable de faire renoncer d'emblée l'adversaire à toute résistance...

Aux États-Unis, le rêve technologique, conjugué à la nécessité de réduire les pertes , a toujours contribué à minimiser la place de l'homme dans la guerre, perçue une peu comme un jeu électronique débarrassé de l'inévitable pollution apportée par le soldat à la perfection cathodique. S'il est un enseignement majeur de la guerre en Irak, c'est bien que l'homme y tient encore une place centrale.

D'abord dans la conception même du conflit. Contrairement à la tradition américaine et à son esprit direct qui visent traditionnellement à détruire les forces pour casser la volonté adverse, on a cherché en 2003 à frapper les esprits et à rallier les coeurs, pour n'avoir pas à détruire les forces. C'était l'homme qui était visé, plus que ses moyens d'action: avant le début des hostilités , puis pendant les opérations.

On connaît l'importance de la campagne psychologique conduite par les forces armées américaines vis-à-vis de la population irakienne comme des soldats et de leurs chefs, avec l'idée stratégique de briser d'emblée la volonté de combattre. Basant leur victoire sur l'effet moral, les États-Unis ont replacé l'homme au coeur de la guerre.

Des surprises du côté anglo-américain

- La campagne initiale de bombardements de précision, connue sous l'appellation «shock and awe» n'a pas donné les résultats escomptés, même si sa durée a persuadé la population de Bagdad de l'inutilité de la résistance.

- La vitesse de la progression des forces ne dispense pas de protéger les flancs et les lignes logistiques. Le commandement, ayant pensé le contraire, n'a pas les moyens de le faire, en tout cas au début.

- Les forces anglo-américaines n'ont pas pu faire la guerre-éclair promise par le secrétaire à la défense et le chef d'état-major interarmées.

- La faillibilité de la technologie la plus avancée, de la "révolution dans les affaires militaires, de la vision «parfaite» sur le champ de bataille qui n'empêche pas les tirs fratricides et les erreurs de tir.

- Les vagues de désordre et de pillage, une fois les grandes villes tombées, n'ont pas été prévues, partant les moyens pour les contrer.

L'offensive terrestre

L'offensive des forces terrestres anglo-américaines est caractérisée par la puissance de feu des unités engagées, qui disposent d'artillerie lourde et de chars lourds, ces derniers accompagnés par les hélicoptères de combat chargés de les éclairer et de les appuyer au plus près. Leurs raids blindés sont connus, le XXe siècle en a donné de brillants exemples.

Le commandement anglo-américain ne s'attend pas à la présence de feddayins dans le sud de l'Irak. Ils sont supposés préparer la défense de Bagdad. Ils harcellent les convois et il faut se résoudre à investir les villes que l'on contourne, afin de faire face à la menace. A l'inverse, lorsque les forces américaines atteignent leurs objectifs principaux, rien ne se passe comme le prédisaient des experts qui prévoyaient de difficiles combats de rue avec, en toile de fond, le spectre de Stalingrad.

On s'attendait à devoir prendre l'aéroport international de Bagdad terminal par terminal, il est enlevé dans la foulée. Deux raids blindés dans Bagdad montrent la faiblesse de la défense et la victoire toute proche. Pourtant, les unités mécanisées opèrent comme elles l'ont fait en rase campagne. Imprévisibilité et surprise demeurent des constantes de la guerre, censeurs et capteurs hyper-sophistiqués ne suppriment pas le «brouillard».

Il n'y a pas de violents combats de rue, parce que les unités régulières, chargées de la défense de la capitale, se sont évanouies dans la nature, ne laissant sur place que des groupes de *feddayins* dotés d'armes légères, sans moyens antichars adaptés.
Les forces américaines n'ont pas à réduire, à Bagdad, des unités militaires organisées. Leurs opérations s'apparentent dès lors à celles qui sont conduites contre des mouvements insurrectionnels, où l'engagement de chars lourds, appuyés par les avions et les hélicoptères, qui ouvrent la voie à l'infanterie, a déjà montré son efficacité, notamment lors des actions menées par les Israéliens dans certaines villes comme Hebron, Ramallah et Naplouse.

La guerre en Irak confirme le rôle de chaque type de forces dans les conflits d'aujourd'hui: aux forces aériennes d'obtenir la rupture du dispositif de l'adversaire par ses actions offensives, aux forces blindées de désarticuler les quelques forces ayant survécu au pilonnage de l'aviation et des missiles, à l'infanterie de nettoyer les dernières poches de résistance. Un tel schéma permet de comprendre pourquoi les forces anglo-américaines subissent des pertes finalement fort légères, si l'on tient compte de la multiplicité et de la diversité des combats dans lesquels elles sont engagées. Ce n'est cependant pas la guerre «zéro mort».

On en est revenu simplement au bon principe selon lequel le meilleur chef militaire est celui qui obtient le meilleur résultat au prix du minimum de pertes, malgré un nombre non négligeable de tirs fratricides et d'erreurs de tir.
A peine le Mur de Berlin était-il tombé que beaucoup décrétaient l'histoire terminée, la guerre abolie, les armes vouées aux opérations mineures à vocation humanitaire. Cinglant démenti: en Irak, on a bien à faire à une guerre absolue et de haute intensité. Le niveau technologique des armements et leur caractère hautement destructif ont concentré le conflit en un paroxysme brutal. Il n'en reste pas moins que les moyens de combat les plus violents ont été utilisés.

Des deux côtés, il s'agit d'une guerre absolue, puisque le but est le changement de régime et que les États-Unis sont sûrement décidés à mettre en oeuvre, au besoin, tous les moyens pour y parvenir, y compris nucléaires, pour peu qu'on l'ait estimé nécessaire en réponse à des attaques chimiques ou que des pertes américaines importantes aient fini par les justifier auprès de l'opinion publique américaine. Pour peu que son opinion publique ne se dresse pas, l'Amérique va au bout de sa volonté et rajoute les moyens nécessaires jusqu'à la victoire.

Se trouve donc confirmée l'existence d'un cycle "Guerres absolues - guerres limitées - guerres absolues" et d'un cycle "Basse intensité - haute intensité - basse intensité". L'histoire montre, dans ces domaines, une véritable alternance.

Des autorités politiques responsables ne doivent pas se laisser emporter trop loin par la fausse logique des "dividendes de la paix". Elles préservent, souvent contre l'opinion majoritaire, les moyens de faire face à des conflits de haute intensité.

M.F. ; V.D.